

Réminiscences:  
Le Dédale du Sonnet

de  
Kevin J M Keane

Réminiscences: Le Dédale du Sonnet.  
© 2012 Kevin J M Keane  
Tous droits réservés.

1

Aisée était la paix et l'amour vital:

se poser des questions pour savoir bien agir,  
un jeu de lumière passager qui éveille le désir,  
le cours familier d'une liaison amicale.

Pressante était la vie et la guerre banale:

une décision téméraire sans trop y réfléchir,  
un couple ordinaire qui a des déceptions à subir,  
la peine ambiguë d'une veuve de guerre loyale.

Un portrait de mari, précaire et négligeable,

des regrets, des excuses pour ne pas être coupable,  
des doutes, des réflexions pour se désabuser.

Si son idée de l'aimé s'avère illusoire,

un fantôme même de sa propre mémoire,  
qu'en est-il de l'amour, qu'en est-il de la paix?

Comment gérer ma vie qu'elle soit libre, sans artifice.

Avec raison et esprit qui par degrés progressent.

Avec courage et cœur qui contre le faux se dressent.

En cherchant un bonheur qui mes chagrins attendrisse?

En quoi consiste mon bonheur, le vrai non factice.

En joie et en plaisir qui peu à peu se tressent.

Et comment me réjouir sans que ma joie ne s'abaisse.

Et comment me plaire sans que mon plaisir ne s'aigrisse?

Faut-il partager ma joie et diviser mon plaisir.

Trouver un rythme convenable, un rythme pour convenir.

Et si les conventions trompent, me font me tromper moi-même?

À quoi bon la liberté, à quoi bon l'amour

sinon pour aimer et être aimée à son tour,

pour faire face à la vie, pour éviter une vie vaine?

Un brin de lumière frôle tes lèvres et suscite ton sourire.

Tout ce qui m'attire vers toi, c'est ce don de silence  
profond et indicible et son essor sans nuances  
qui me calme et me rassure et me fait vivre.

Des approches, des revers et je me suis mise à t'écrire,  
pour connaître tes goûts, tes choix, tes préférences,  
pour en découvrir des moyens, des mots, des cadences  
qui fléchiraient ton courage, qui t'aideraient à survivre.

Je ne connais pas la guerre et je sais ses enjeux,  
tu risques ta vie afin que nos avenir soient heureux,  
tu défends nos terroirs afin que la nation subsiste,

et le stable reste stable et l'acquis l'acquis.

Je ne sais si tu m'aimes et je connais ton envie,  
si c'est toi qui agis, ce n'est pas moi qui résiste.

La neige de mai recouvre les pics  
d'un châte d'arpège muet,  
un rai-épingle perce la crête  
pour se fondre dans un champ doré.

Dans une vallée éventée,  
sous des remontrances dures de regret,  
là j'ai remis ton drap fui,  
sur tes épaules effilées.

M'a réjoui ton regard lui  
d'amour, de joie mûrie,  
m'a rassuré ton geste tenté

d'approche d'accord caché,  
et traversait un reflet fluet  
pour se fondre dans la neige de mai.

Tu es venu me parler d'amour, que tu voulais m'épouser,  
qu'une vie sans moi serait une vie illusoire,  
qu'il fallait faire vite, ils venaient des jours noirs,  
ma promesse tout de suite, les noces sans délai.

Même si tu m'as ravie en voulant m'épouser,  
que c'est vrai que tu m'aimes et que je veux te croire,  
j'ai du mal à comprendre comment tu peux avoir  
pour une amie rêveuse un penchant si ciselé.

Aurais-je moi-même déprécié, mes atouts mal compris:  
mes cheveux châtain, mon front clair, mes yeux gris,  
et ma taille à peine fine et mes gestes presque doux?

Tu voulais me protéger, me savoir sans souci;  
je n'ai pu te refuser, tu étais tellement ému,  
et je ne voulais pas te savoir, sans amour, perdu.

À l'aube, sur la colline au milieu de notre forêt  
le doute n'existe pas. Dès les premières taches  
lumineuses de l'aurore, toute angoisse se cache  
s'éteint et s'évanouit. Et mon courage s'éveille

comme tout autour de moi un horizon dégagé  
s'étend et s'épanouit. Une vaste mer bravache  
d'arbres doués d'une patine argentée s'attache  
à des nuages bleutés. Et ma conscience se tait.

Il faut que je m'arrange. À la guerre, c'est dur.

Les soldats vont mourir. Rien n'est moins sûr.

Et il ne me reste rien? Il faut que je m'arrange.

Et si tu te débrouilles, nous n'avons rien perdu.

Tu te perds, je saurai me débrouiller, mon ange.

Aurais-tu fait autrement, ayant été si convaincu?



Avant la guerre, se promener le long d'un ruisseau  
le dimanche après-midi, s'asseoir au soleil,  
c'était tout notre plaisir, tout notre orgueil,  
sauf lire un poète et écouter un oiseau:

*Comme une brume cerne un chêne noir et plein dans le calme,  
effleure son écorce coriace et trempe ses feuilles arrachées,  
des rais creux d'une lune bleuâtre traversent la voûte nacrée  
d'une clairière et douce et chère et remplie d'odeurs de charmes.*

Combien de temps volé pour être si épris?  
Des mensonges, des louanges pour ne pas être pris?  
Puis la guerre arrive, et je ne te reconnais plus.

À la place de tendresses que d'insultes et d'ivresse.  
Plus d'allure, plus d'élan, c'est une sorte de sagesse,  
un esprit quelconque et une femme à son insu.

Celui-là disait que la vie, ce n'est qu'une larme.  
Un soldat meurt pour nous laisser moins pleurer.  
Un soldat mort à la guerre n'est donc pas à plaindre.  
Il ne suscite pas nos regrets mais notre admiration.

Le regret me comblait comme une flamme complice,  
un mal grêle et digne d'une vie s'éteignant  
ainsi que l'éclat d'une chandelle atténué, gras  
à force de reflets froids d'une peine lasse et vive.

Et si une joie oubliée se tenait auprès de moi?  
Un parfum inné ou une chaleur nourrice?  
Et comment m'en réjouir, sans rappeler mon supplice?

Quel esprit, quelle fougue causait ce rêve sournois  
maudit, de plaisir au prix de conflit, de paix au gré de combat,  
de jouissance au goût de fortune, de mort au lieu de toi?

Comment décrire ta vie, écrire sa bonté, ses regrets,  
ta jeunesse pleine de rêves, de vigueur et d'espoir?

Un sonnet peut-il servir à laisser un peu entrevoir  
tes qualités humaines et ton désir de vivre vrai?

Et un sonnet est-il autre qu'une chanson atone étirée,  
un petit rien mince d'un air soutenu dérisoire,  
un rite de mots, avec des sons battants accessoires  
et un saut, des versets et des bouts de rimes étriqués?

Même si pour une vie il n'est pas un vil embarras,  
que pourrait-il valoir qu'une fleur ne vaut pas?

Cela dit, je voudrais que tes mérites soient connus,  
te savoir à l'abri de méchancetés et de calomnies,  
protégé, reflété en des mots dignes et choisis,  
que l'on n'oublie jamais ton courage convaincu.

Je t'ai vu malheureux, te toi-même trahir,  
être trahi par la guerre, ses compromis, ses audaces,  
et pour moi, innocente, c'était une chance fugace  
pour me libérer de moi-même, pour trop réagir.

C'était le moment même pour mieux connaître mon plaisir,  
et mes actions égoïstes n'étaient que sa carapace,  
mon indifférence, ma distance que les seules traces  
des réponses enfouies, des délits de désir?

Sans trop y réfléchir, j'ai eu honte et j'ai eu peur  
et la peur m'a envahie pour dissiper ma chaleur  
me rendant plus cruelle, avide de vie, moins sage.

Et si j'étais honnie, quelque peu sans conscience,  
je n'y suis pour rien, c'est la guerre, ses outrages,  
c'est la guerre, la coupable, et moi sa carence.

N'ai-je été pour toi qu'un sourire pour te plaire,  
une voix calme cassante, un charme insolite,  
un regard attachant, une allure qui excite,  
une femme qui enivre, une femme éphémère?

N'ai-je été pour toi qu'un songe pour te distraire,  
une flûte de rêves complices que le soir sollicite,  
une goutte de brume matinale que le jour dissipe?  
N'ai-je été pour toi qu'une femme imaginaire?

Et si c'était plutôt moi qui t'avais inventé  
que plus tu aimais la guerre, moins tu me manquais,  
que je voulais te savoir plus lâche que héros?

Et si chacun s'est caché devant son idée de l'autre,  
chacun de nous fidèle à son portrait rideau,  
que me reste-t-il de ces vies, que me reste-t-il des nôtres?

La lumière autour de moi perd son aspect velouté,  
ne m'échauffe vraiment plus et tel un air malsain  
me recouvre d'un drap froid qui me serre et m'étreint  
et me rappelle des jours moins tristes, plus légers.

Mon âme plutôt rassurée est inquiète et fâchée,  
en proie aux desseins et désirs qui auparavant  
ne m'auraient troublée guère, ne m'auraient troublée point,  
ayant été des désirs communs, des desseins réguliers.

À quel moment ces désirs sont-ils devenus nocifs,  
non plus sains et bons, mais malins, abusifs?

Au moment où j'ai compris que je t'avais abusé?

Affabuler ta vie, c'est t'avoir abandonné,  
et en t'abandonnant, abandonné moi-même,  
pour être abandonnée à mon tour par celui qui m'aime.

Je te vois près de moi la chevelure désunie,  
les lèvres un peu prises, les yeux un peu cernés,  
les bras adoucis et les épaules mordillées  
et je me souviens d'un jour, d'un jour à l'abri  
  
à l'abri du temps sous un rocher blanchi  
à côté d'une source où nous nous sommes arrêtés  
pour nous réjouir du vent qui faisait frémir la forêt,  
pour attraper des feuilles comme deux enfants ravis:  
  
Belle était ta bouche et tes yeux étaient clairs,  
et ton front serein comme avec un geste éclair  
tu nous as fait choir sur une terre duveteuse.  
  
Je me souviens de tes bras et de tes épaules chaleureux,  
de tes lèvres hardies et de tes yeux amoureux,  
de ta chevelure désunie et d'une soirée heureuse.

Mon histoire d'amour manqué: des désirs vains et doux,  
une femme naïve et triste, un portrait plat effrayé,  
une chute apeurée qui dure, un sort commun raté  
d'une petite figure somnambule en proie à son propre goût.

Un contexte social caché: des réalités rêches et floues,  
des mythes flatteurs imposants, des héros de nouveau ranimés,  
un tort payé qui roule, une affaire soutenue, salée  
par une cupidité rude dédiée à des idéaux crus.

Faut-il la guerre qui change les relations  
plutôt que des lueurs plus saines d'entente et d'inspiration.

Faut-il toujours le gain qui mène à richesse et abri.

Faut-il toujours l'argent qui fait se vanter de bonheur  
plutôt que des éclats plus fins d'égalité et de valeur.

Faut-il toujours le banal qui gère ma vie.